

LETTRE DE LA MAISON DE L'EUROPE ET DES EUROPÉENS À CLUNY



« Unis dans la diversité » (devise de l'Union européenne)

ÉDITO **NUMÉRO SPÉCIAL**

1945 – 1950 – 2025 – 2105, HIER, AUJOURD'HUI, DEMAIN, ENSEMBLE POUR CONSTRUIRE LA PAIX

Le 8 mai 1945 marque la fin de la Seconde Guerre mondiale et le début d'une ère de paix durable en Europe. Cette paix s'est construite grâce à un acte courageux : la déclaration du 9 mai 1950 de Robert Schuman, soutenu par Jean Monnet en France, mais aussi par Alcide De Gasperi en Italie, Paul-Henri Spaak en Belgique, Johan Willem Beyen aux Pays-Bas et Konrad Adenauer en Allemagne. Ces « Pères Fondateurs », rejoints par d'autres figures clés, ont posé les bases de ce qui deviendra l'Union européenne.

« Messieurs, il ne s'agit pas de vaines paroles, mais d'un acte audacieux, d'un acte constructif. La France a agi, et les conséquences de cette action peuvent être immenses. » Cette phrase, prononcée à l'époque, résonne encore aujourd'hui.

Dans un monde devenu incertain, voire chaotique, il est essentiel de nous interroger collectivement sur ce que nous avons à défendre et à quoi il nous faut résister. Si nous croyons vraiment en la paix – non pas simplement comme absence de guerre, mais comme un véritable mode de vie fondé sur la recherche de la vérité, de la beauté et de la justice pour tous – alors les conflits armés apparaissent pour ce qu'ils sont : destructeurs, coûteux, et inefficaces, comme l'ont prouvé plus de 400 guerres depuis 1945, sans victoire véritable.

Investir dans la paix, c'est choisir de mettre notre énergie au service de l'éducation, de la culture, de l'engagement dans le vivre-ensemble

et cela commence à l'échelle locale. C'est apprendre à être « unis dans la diversité », à travers nos différences, nos désaccords, mais aussi à travers l'écoute, le respect et l'attention portée à chaque être humain et à son environnement.

Dans ce numéro, nous avons voulu donner la parole à des citoyennes et citoyens européens, qui ont partagé spontanément leur vision personnelle de ce que signifie « résister » aujourd'hui.

Des étudiants de l'École Nationale Supérieure des Arts et Métiers (ENSAM) de Cluny se sont exprimés sur le sujet avec force et éloquence le 25 mars dernier. À travers les témoignages de Chiara de Bologne, Frédérique de Cluny, Gérard de Bruxelles, Jean-Marc de Mâcon et Ulli de Cologne, une même volonté transparait : défendre les valeurs humaines qui fondent notre Europe.

Entre le 7 et le 11 mai, nous dessinerons de nos mains, sur des déroulés de peupliers offerts par l'Ensam, une fresque, tel « un chemin de mains pour demain ».

Bonne lecture en espérant vous rencontrer lors des manifestations autour des 8 et 9 mai.

■ MAISON DE L'EUROPE ET DES EUROPÉENS À CLUNY, MICHEL LÉOPARDO ET PHILIPPE MAYAUD.



CONCOURS D'ÉLOQUENCE DES GADZ'ARTS DE CLUNY



Ce fut une belle soirée. Une salle pleine, un jury diversifié et un décor rêvé au Théâtre de Cluny.

Place au spectacle ! Et il a tenu toutes ses promesses... Les candidats ont fait preuve d'une grande profondeur de pensée, démontrant que le verbe doit se lier au sens pour maîtriser l'éloquence. Ils ont su donner à leurs écrits une puissance qui ne tient pas tant aux mots qu'à la vérité qu'ils portent, et qui frappe l'esprit avec une justesse saisissante.

Nous avons voulu vous montrer que l'art oratoire, la réflexion et la littérature importent à nos yeux de Gadz'Arts. Par ce recueil, chers Clunyois, j'espère que vous retrouverez l'esprit qui a animé cette soirée et qui nous lie.

Le thème « *Qu'avons-nous à défendre ?* », inspiré par la Maison de l'Europe et des Européens à Cluny, résonne profondément dans notre actualité. Chaque jour que nous vivons nous pousse un peu plus à nous demander pourquoi. Il y a un sens à cette vie et cela vaut la peine le chercher.

Blaise Pascal disait : « *Ce qui caractérise l'homme, c'est qu'il est capable de s'élever par la pensée* ». Ce fut un petit pas pour les Gadz'Arts mais un grand pas pour l'Humanité.

■ LÉOPOLD BLAISE, PRÉSIDENT DE L'ÉDITION 2025
DU CONCOURS D'ÉLOQUENCE DES GADZ'ARTS DE CLUNY

Face à la tentation autoritaire, défendons une liberté fragile mais essentielle, guidée par la conscience, la volonté et l'humanité.

COMMENT SAIT-ON QU'ON EST LIBRE ?



© Louis Darpentigny

sont souvent celles qui en ont le plus volé auparavant, dérobé aux colonies, le prenant sans partage, sans merci. Alors oui, dans notre pays, il nous reste quelques inégalités nous privant de libertés, privant les femmes de certains droits. Mais ce ne sont que brouille... Regardez ce soir, neuf présentations et pourtant qu'une seule fille.

Alors nous, nous les 27 % restants, croyons encore en la liberté.

Benjamin Franklin disait ceci : « *Un peuple prêt à sacrifier un peu de liberté pour un peu de sécurité ne mérite ni l'un ni l'autre* ». La liberté est comme un sommet de montagne : tout le monde peut y accéder, il ne suffit que de volonté. Et si votre corps, lui trop fatigué pour monter. Demandez à votre âme. Elle vous guidera sur le chemin escarpé. La montagne est inatteignable pour l'homme mais certainement pas pour l'âme. Une fois arrivé en haut de la montagne, on tient enfin la liberté dans les mains mais celle-ci devient du sable, nous échappe entre les doigts... on a envie de lui crier : « reviens ». Et là, relevant les yeux, vous voyez devant vous une montagne encore plus grande. Car oui de la liberté, on n'en a jamais assez.

Mais de laquelle parle-t-on au juste ? De la liberté de penser, de s'exprimer, de conscience, de travailler, d'éducation ? En tout cas je me rappelle Monsieur Dumont, mon professeur de philosophie qui m'a enseigné ceci : la liberté est la faculté de choisir qui repose sur l'intelligence et la volonté. Mais si c'était vraiment le cas, si celle-ci était fonction de nos capacités, une question me chagrinerait. Les Gadzarts ne sont-ils pas libres ?

Non Monsieur Dumont, Kant n'avait pas raison. L'homme le plus dénué de sens, c'est parfois l'homme le plus libre. Mais alors si la quête de liberté est infinie, qu'avons-nous à défendre ? Je vous le demande. Un grand homme, enfin peut-être pas en taille mais en esprit... bref, disait ceci : « *tout ce qu'on croit fragile dure parce qu'on y prête attention, tout ce qu'on croit certain et établi se casse parce que l'on n'y attache pas l'intention et l'énergie. Le secret, c'est de comprendre que tout est fragile* ».

Alors oui, comme le disait si bien Nicolas Sarkozy, la liberté est fragile mais c'est là sa force. Après cette citation, je peux comprendre que vous soyez surpris... Voilà quatre minutes que je vous parle et vous pensiez sûrement que j'étais progressiste.

Oh non, moi vous savez, comme la liberté je ne suis pas politisé. Ni de gauche ni de droite, juste une rivière qui suit le courant de l'humanité. ■ Louis Docq

L'heure est grave !

73... 73 % des Français se disent favorables à un chef, à une figure autoritaire pour remettre de l'ordre dans ce pays ! Mais alors qu'est-ce qu'un chef me direz-vous ? C'est celui qui impose ou qui inspire, celui qui ordonne ou qui écoute, celui qui prend la liberté ou qui la protège ? Non... Messieurs, Mesdames la figure autoritaire dont nous parlons là est plutôt celle d'un roi ! Ou d'un empereur, d'un tyran, d'un dictateur ou pire encore d'un président élu pour représenter, mais libre de commander. Nous avons sûrement trop de liberté pour ainsi se comporter. Mais peut-on vraiment la compter, en avoir en quantité ? La liberté serait-elle comme de l'argent ? Qu'on vole, qu'on pille, qu'on prend ?

Remarquez... les nations qui en ont le plus actuellement

La technologie, tout en améliorant le quotidien humain, a des conséquences destructrices sur l'environnement, la biodiversité et les relations humaines, alimentant des conflits et des pollutions. Son avenir dépendra des choix faits pour équilibrer progrès et préservation.

LA TECHNOLOGIE NUIT-ELLE AU VIVANT ?



© Louis Darpenigny

Connaissez-vous la crise du cheval? Depuis l'invention du transport motorisé, le nombre de chevaux au chômage a explosé! Rendez-vous compte qu'ils sont passés du moyen transport préféré des Français à de pauvres lasagnes surgelées.

Cet exemple parmi tant d'autres est une parfaite illustration du dilemme auquel fait face le progrès. La technolo-

gie, censée améliorer la condition humaine, nuit-elle au vivant? À l'instar du cheval, qui, dans notre société n'a plus d'utilité que de divertir certaines élites, est-ce que les autres formes de vie sont menacées par la technologie? Ce n'est pas un secret si je vous dis que la technologie dans les mains des hommes a directement ou indirectement, tué des milliards d'animaux et de végétaux. Après des millénaires de cohabitation entre les humains et le reste du monde sans aucun problème majeur, la seule invention de la machine à vapeur et ce qui en a découlé ont détruit cet équilibre pour en arriver à ce que l'on peut voir aujourd'hui. Sommes-nous d'accord qu'il est plus aisé de déforester l'Amazonie avec des tronçonneuses qu'avec de simples haches?

De plus, par leurs fonctionnements actuels, la majorité des technologies amènent leurs lots de problèmes. Évidemment, si je vous dis climatique, vous me répondez quoi, voiture? Table? Fromage? ... Non, je ne crois pas. En bon terrien pessimiste de 2025, vous me répondrez réchauffement, ça va de soi. Alors qu'au Moyen-Âge, avec les moyens d'un autre âge, cette notion n'existait même pas. Comme nous venons de le voir, la multitude de machines, allant de notre petit téléphone portable aux immenses porte-conteneurs, a toute une conséquence néfaste sur la biodiversité et donc sur la vie.

Néfaste, mais jusqu'au point de tuer? Pensez-vous à la pauvre mouche tuée par les pesticides mis sur le pommier dont provient votre dessert favori, à l'abeille morte contre votre pare-brise tentant de traverser l'A7 un solstice d'été à midi? Pour son profit personnel, l'homme s'est servi de la technologie pour détruire le reste du vivant. Mais

*QUE CE SOIT PAR LA POLLUTION
OU ENCORE LES GUERRES, LA
TECHNOLOGIE EST LE MEILLEUR
CATALYSEUR DE DESTRUCTION
POSSIBLE POUR L'HOMME,
QUE CELLE-CI SOIT VOULUE
ET CONTRÔLÉE OU INVOLONTAIRE
ET MONDIALE.*

il ne s'en est pas arrêté là. La violence des conflits n'a de cesse d'augmenter parallèlement au progrès technique, il est même aisé de dire que, dans le passé, les révolutions armées ont engendré les révolutions techniques qui ont changé le monde. Rendez-vous compte, la conquête romaine de l'Angleterre, qui a duré 50 ans, a fait deux fois moins de morts que les bombes nucléaires sur Hiroshima et Nagasaki. Des premières massues aux drones explosifs, que ce soit pour des questions de pouvoir ou d'argent, l'homme donc toujours réussi à utiliser les technologies les plus sophistiquées pour rependre la mort, et le chaos. En somme, que ce soit par la pollution ou encore les guerres, la technologie est le meilleur catalyseur de destruction possible pour l'homme, que celle-ci soit voulue et contrôlée ou involontaire et mondiale.

Si la technologie amène autant de problèmes, pourquoi s'en sert-on? La planète ne serait-elle pas mieux sans un exosquelette artificiel constitué de villes, route et usines? Peut-être, mais surtout la technologie a considérablement amélioré notre quotidien. Elle a révolutionné la communication, permettant aux individus de rester connectés malgré la distance, grâce aux réseaux sociaux et aux applications de messagerie instantanée. La réponse que vous venez d'entendre, elle n'est pas de moi, c'est celle d'une célèbre intelligence artificielle. Elle permet donc, comme la communication à distance ou encore le transport assisté, de simplifier le confort de vie, et d'aider dans les tâches les plus pénibles. Mais cela ne s'arrête pas là; l'inerte, le sans vie par nature qu'est la technologie, peut aider et engendrer la vie, et ce, de tout temps. La médecine en est l'une des plus grandes réussites scientifiques, avec ses fécondations in vitro, ses vaccins, ses antibiotiques.

Mais la principale question du siècle est la suivante : la technologie pourra-t-elle aider l'humanité à réparer ce qu'elle a détruit ou faudra-t-il revenir à un âge de pierre? Les innovations actuelles laissent entrevoir des solutions, mais elles nécessitent souvent des virages à 90°, en commençant par l'automobile et les transports. Il faut aussi se demander quel choix de solutions sera fait dans le futur, une avec de gros sacrifices efficaces sur le long terme, telles la décarbonation totale de l'industrie et une baisse probable du confort de vie, ou une solution de fortune permettant de garder le train de vie actuel sur rail comme avec de la crème solaire plus performante et des masques de respiration contre les particules fines. Dans le système économique actuel, la question se pose d'autant plus que les grands décisionnaires proposent des camions pleins de solutions, mais, bien souvent, leurs camions en restent au diesel. En effet, le profit reste malheureusement roi et le changement coûte cher.

La technologie n'est finalement que le plus grand catalyseur des actions et désirs des humains. Ses conséquences sur les vies humaines, animales et végétales dépendent à l'heure actuelle seulement de celui qui la possède, reste à voir comment cela évoluera à l'avenir.

■ BASTIEN BRAIZE

**Résister, c'est refuser l'injustice,
se souvenir, penser, agir et reconstruire
– un acte de lucidité et de création.**

RÉSISTER

Je résiste. Le mot vient du latin : persister, encore et encore, dans le temps, dans l'espace. Rester. Tenir. Se poser. S'arrêter. À première vue, la résistance semble être une forme d'immobilité, une ancre jetée dans la tempête, stable, mais figée. Et pourtant... Si l'on tourne quelques pages de plus dans le dictionnaire, on découvre une autre lumière, des élans inattendus : se relever, renaître, s'élever, bâtir, ériger. Être efficace, même comme un remède face au poison. La résistance, alors, ne serait plus seulement une posture : elle devient mouvement, reconstruction, souffle de vie. Un acte de création autant que de refus.

Qu'est-ce que résister, alors? Qu'est-ce que la Résistance? Chez moi, c'était mon grand-père, qui à vingt ans, allait siphonner l'essence des chars allemands. C'était sa propre mère, ma bisaïeule, qui cachait les fusils du groupe de partisans entre les draps. C'est ma mère, qui m'a transmis toutes ces histoires, et, je l'espère, un peu moi aussi en vous les racontant, ici, maintenant.

Résister, c'est d'abord s'arrêter : réfléchir, penser, discuter, choisir. C'est prendre le temps d'écouter, de comprendre, puis, si nécessaire, critiquer sans ménagement. C'est la pause avant l'action. Résister, c'est aussi taper du poing sur la table, tracer une limite infranchissable — le Rubicon de l'injustice — et se placer en travers du chemin. Mais une résistance véritable, une résistance efficace, ne s'arrête pas au refus. Elle ne fait pas que bloquer ce qu'elle estime injuste. Elle propose, reconstruit, élève et, pourquoi pas, soigne.

La Résistance, aujourd'hui, c'est aussi, et surtout, appeler les choses par leur nom. Et c'est précisément cela qu'on demande aux nouvelles générations, en Europe et ailleurs : reconnaître les dynamiques qui se répètent, y voir clair, nommer les faits avec les mots qu'on leur a donnés, il y a des années. Je ne crois pas que la Résistance d'aujourd'hui soit si différente de celle d'hier ni de celle qui viendra. Il ne s'agit peut-être plus de prendre les armes, de guérilla ou de lutte civile, mais elle demeure la conscience critique, l'idéal, le souvenir. Elle est ce geste fragile, mais puissant : faire vivre la mémoire collective au cœur même de la collectivité, et à partir de là, construire, élever, soigner.

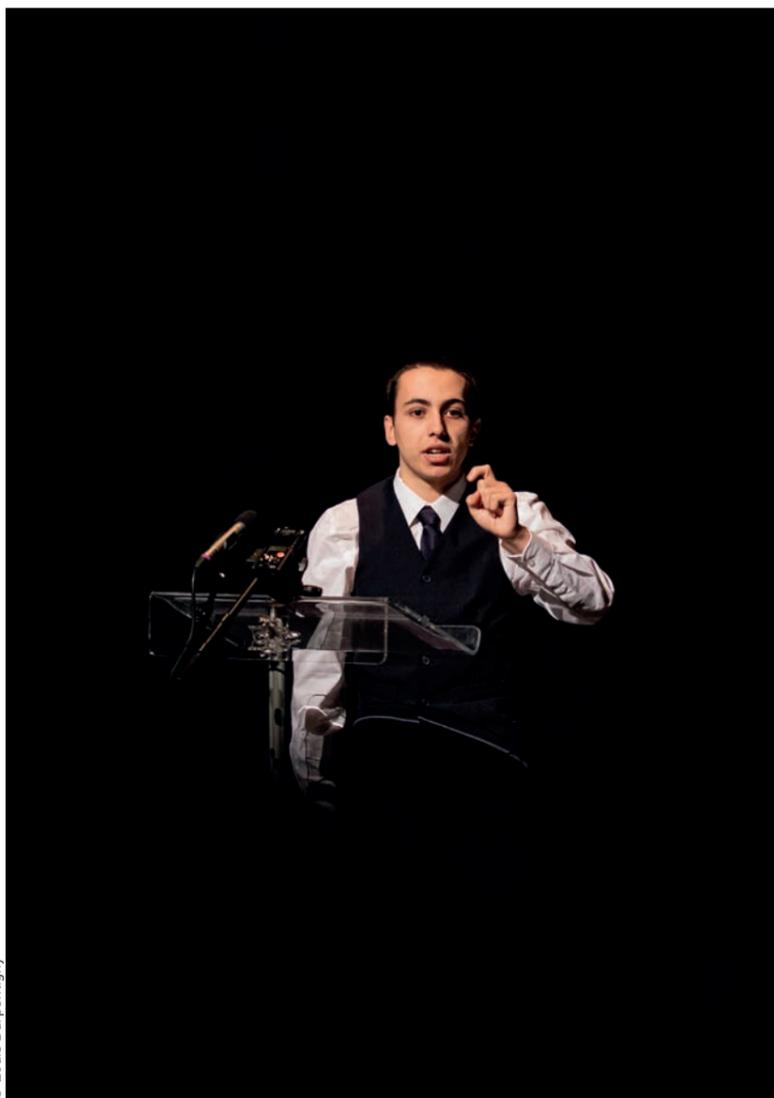
La question à laquelle je devais répondre dans cette lettre était celle-ci : « qu'est-ce que la résistance, dans la vie quotidienne d'une jeune Européenne ? » Dans un moment de l'histoire où nous sommes bombardés de nouvelles, tantôt terribles, tantôt futiles, parfois glaçantes, parfois légères. Résister, c'est aussi continuer à lire, à s'informer, à rester attentif à ces enjeux, à ces drames, à ces vérités qui pourraient se perdre entre deux flashes d'info. Aujourd'hui, plus que jamais, résister, c'est prendre du recul, accorder du temps, s'arrêter face aux événements, les rendre présents, insister.

Dans un monde où les outils existent pour un dialogue global, intégré, informé, résister, c'est mobiliser tous ces moyens, pour que ce dialogue ait lieu, et qu'il serve, encore une fois, à soigner, construire, élever.

■ CHIARA CASAGRANDE (VIT À BOLOGNE)

L'Europe n'uniformise pas les cultures : elle les fait dialoguer, enrichissant une identité commune fondée sur l'héritage, la diversité et l'altérité.

« L'EUROPE : UNIFORMISATION DES CULTURES OU CRÉATION D'UNE AUTRE ? »



© Louis Darpentigny

dans ses règles les plus sporadiques et à l'abord absurde. Cette flamme qui naît des plus indicibles soupirs, s'attise dès que l'encre s'élève au-delà du vers.

La langue est animée. Son âme est mémoire de notre culture. Et «la mémoire est l'avenir du passé» comme l'exprime brillamment Paul Valéry. Mais cette remembrance s'estompe, à l'instar de celle de ce mot, et l'on en vient même à s'interroger sur notre propre identité, sur les fondements de notre culture.

Cette oblitération survient lorsque le monnayable obscurcit ce qui n'a pas de prix. Le prétendu nécessaire mercantile de notre société supprime dès lors l'héritage culturel en imposant la seule valorisation du présent. Par ailleurs, cette «pensée unique» fondée par l'appât du gain, remet en cause le sens même du mot culture, par sa volonté de discréditer les opinions divergentes. Son souhait d'uniformisation pousse à se détacher de l'autre pour s'appesantir sur soi-même, pour se conformer à une représentation morne et sans éclat. Mais la culture n'est pas cela, elle est le développement et l'enrichissement d'une idée à partir de l'expérience de la diversité. Elle est le fruit de la richesse des différences. La culture est accueil de l'autre, et son altérité en est la clé de notre recherche d'identité. Pour le dire autrement, non ! L'Europe n'est pas uniformisation des cultures ! Non ! L'Europe n'est pas création d'une autre culture ! Elle est l'émergence d'une culture par la confluence de civilisations et de pensées diverses. L'Esprit européen, c'est l'esprit juridique, la tolérance, la diversité, c'est l'esprit critique, la distinction dans la discipline de l'esprit, dans les arts et la littérature.

Souvenons-nous des enseignements du christianisme, précepteurs des valeurs inscrites dans la Déclaration des droits de l'homme : égalité, fraternité, et liberté, libération des esclaves, de la science et de l'intelligence. Raison et foi deviennent compatibles. De son appel à l'examen de soi-même, à l'introspection par la théologie spéculative. De sa remise en cause des certitudes établies, de son invitation à la réflexion, à l'humilité et à la quête de vérité.

Souvenons-nous de l'unification, religieuse et culturelle, par l'ordre de Cluny dont les monastères semblent étonnamment bien esquisser le territoire européen. Souvenons-nous de l'ingéniosité romaine, dans son urbanisme sophistiqué par l'agencement de réseaux irréguliers,

« Car Je est un autre. Si le cuivre s'éveille clairon, il n'y a rien de sa faute. Cela m'est évident : j'assiste à l'éclosion de ma pensée ».

Quelle lettre splendide de Rimbaud ! L'ipséité dont il nous fait part est sublimée par la passion du mot.

Parce que l'ardeur d'une langue ne demeure pas dans sa logique stricte et immuable, elle se dérobe dans son inconstance même ; dans l'étroitesse imperceptible des mots ; dans chaque détail qui s'évade à notre pensée ;

chables, aqueducs, égouts souterrains, routes inlassables, tissant des liens entre les peuples. De son organisation sans égale par ses institutions républicaines, sa magistrature équilibrée, son droit universel, garante de justice et de stabilité.

Mais souvenons-nous de l'intensité de l'Esprit grec, de sa discipline, et de son acuité. Origine fondatrice de l'édifice psychique.

Souvenons-nous du nombril même de ce monde, de ce lieu où les paroles, germant d'un théâtre de pierres, naviguent par-delà les mers. De ce même théâtre où la

volonté de transmettre s'élève, où la culture se propage même aux plus démunis grâce à Périclès. De ce lieu où architecture, sculpture, peinture, musique, géométrie, philosophie et poésie n'ont qu'une identité commune. De ce temps où la diversité des arts émane d'une quête inextinguible de la recherche de la vérité.

Car de là réside le fondement même de notre culture, une culture d'héritage, alliant identité, altérité et diversité. « Car Je est un autre ». Mais « la culture ne s'hérite pas, elle se conquiert ! », dit André Malraux. Alors, souvenons-nous de ce legs, et acharnons-nous à ces différences qui font de nous des Européens. ■ AXEL MANNU

De la Résistance historique à la résilience moderne, l'Union européenne adopte ce nouveau mot-clé pour affronter crises et construire un avenir durable.

LA RÉSILIENCE : UN NOUVEAU VISAGE DE LA RÉSISTANCE ?

L'action de résister a notablement gagné ses lettres de noblesse au cours de la Seconde Guerre mondiale avec les mouvements nationaux de lutte contre l'occupant : Résistants/Partisans en France, Partigiani en Italie, Andartes en Grèce, Partizani et Tchetsniks en Yougoslavie...

Si ces appellations conservent encore une haute valeur emblématique au regard de l'Histoire, il semblerait qu'un terme à connotation voisine de celui de « résistance » ait pris de nos jours le relais : celui de « résilience ».

Conçu à l'origine dans le domaine de la physique pour caractériser l'énergie absorbée par un corps en déformation, puis dans celui de la psychologie en termes de réponse positive à un traumatisme, le concept s'est déplacé en particulier sur le terrain financier. Le cadre général a été dessiné au niveau international à partir de 1988 sous l'égide des « accords de Bâle », dont l'objectif est notamment de mieux appréhender les risques bancaires face à une situation de crise. Or, le 14 décembre 2022, le Parlement européen et le Conseil de l'UE ont adopté en leur qualité de colégislateurs un règlement dit « DORA » (Digital Operational Resilience Act) qui s'inscrit dans ce processus et vise à promouvoir une résilience numérique pour

un grand nombre d'entités financières, au premier rang desquelles les établissements de crédit.

Dans une démarche encore plus extensive, le terme de « résilience » a connu récemment une authentique consécration à l'échelle de l'UE dans le contexte des soubresauts engendrés par la crise sanitaire du Covid-19. C'est en effet dans cette conjoncture aux multiples retombées qu'à la suite d'une initiative de la Commission européenne les mêmes colégislateurs avaient déjà adopté, le 12 février 2021, un règlement établissant une Facilité pour la reprise et la résilience. Cet instrument constituait la pièce maîtresse du programme « NextGenerationUE », doté d'une enveloppe de 723,8 milliards d'euros de crédits à mobiliser en faveur des États membres de l'UE pour neutraliser l'impact de la pandémie sur le court terme mais aussi pour augmenter la croissance potentielle de l'Union à moyen terme et renforcer sa résilience sur le long terme selon une approche de développement durable.

C'est également dans cette dynamique – mais cette fois en réponse aux perturbations du marché de l'énergie liées à l'invasion de l'Ukraine par la Russie, qu'en mai 2022 la Commission de Bruxelles a présenté

l'initiative RePowerEU destinée à se passer du gaz, du pétrole et du charbon en provenance de l'État envahisseur d'ici à 2027. Bien que le terme de « résilience » n'apparaisse pas expressément dans l'intitulé de la proposition, la connotation y était sous-jacente. On ajoutera que la Commission, après avoir surmonté un certain nombre de tâtonnements, vient de lancer, début février 2025, l'élaboration d'une stratégie globale de résilience de l'eau – un thème inscrit avec d'autant plus de conviction parmi les priorités de l'Union qu'il figure officiellement dans l'intitulé du portefeuille attribué à Jessika Roswall, commissaire aujourd'hui chargée de l'environnement.

Comme on peut l'observer, la notion de « résilience » a progressivement acquis un droit de cité appréciable dans le « discours européen ». Il n'est, du reste, pas anodin de souligner que, précisément, dès son premier discours sur l'état de l'Union (septembre 2020) – qui portait notamment sur des thèmes tels que la santé, la migration, le climat et la relance – Ursula von der Leyen, présidente de la Commission alors nouvellement investie, a employé ce vocable à de nombreuses reprises, telle une sorte de clause d'un engagement politique qu'apparemment elle n'est sans doute pas prête de souhaiter... résilier. ■ GÉRARD VERNIER

La paix se forge à travers la justice, la loi, le pardon et la droiture des âmes,
et ne perdure que dans les cœurs sincères et purs.

LA PAIX, COMMENT ?

Dès l'aube des âges, les hommes m'ont cherché
Dans leur entourage, dans leurs nobles pensées.
Si vis pacem para bellum, tel est le prix,
Pour me faire rester, à travers un pays.

Durant quatre cents ans, j'eus mon apothéose,
Son nom? Pax Romana. Jusqu'à ce que j'implose.
Car si une armée, oui, même la plus formée,
Ne pourrait suffire, pour sans fin me garder,

C'est que mon visage, prend diverses allures,
Dont toutes les formes, forgent un tout plus pur.
Ainsi, mon second visage, communautaire,
Nécessite une loi, pour exister sur terre.

D'ailleurs, comment pourrait-il en être autrement?
Car justice sans loi, est comme engin sans plan.
Et cette justice, j'en suis le paroxysme.
C'est là mon sens, je crois, d'un certain esthétisme.

Mais prenons un exemple, et tâchons d'être clair.
Supposez un homme, qui avait une mère,
L'aimant comme il se doit, l'honorant simplement.
Mais voilà que soudain, passe un tueur sanglant

De la mère il ôte la vie, du fils la joie
Et s'en va en chantant, laissant le fils sans voix.
Comment alors, le fils, pourrait-il me trouver,
Si justice n'est faite, à l'errant meurtrier?

Œil pour œil, dent pour dent! Une vie pour une
autre!»,
Du talion la loi, il se fera l'apôtre.
Mais si au fond de lui, à cet homme il pardonne,
Mon visage final, changera sa personne.

Car mon dernier pan, couronne la droiture,
Il ne peut exister, que dans les âmes pures.
Celles qui en Dieu, demeurent toujours fermes,
Qui de la vérité, font leur valeur suprême,

Celles dont les actes, les pensées et les dire,
Sur le roc se fondent, sans jamais se trahir.
Et si entre pays, dans vos sociétés,
Malgré vos actions, je ne puis perdurer.
Si j'habite vos cœurs, aujourd'hui dans ce monde,
Moi, que l'on nomme paix, j'y serai outre-tombe.

■ JEAN-BAPTISTE LENTZ



© Louis Darpentigny

RÉSISTER, C'EST...

**Résister, c'est défendre la justice, la diversité, la sensibilité
et la complexité du monde avec humanité, intelligence et engagement.**

Mettre en lumière l'altérité

Contester fermement toute forme de racisme et d'exclusion
Faire vivre la fraternité, les interactions interculturelles et intergénérationnelles
Laisser place à la diversité, la découverte et à la passion
Garder «les portes grandes ouvertes» à l'audace, la rencontre, l'intelligence collective

Se tenir debout face à la brutalité du Monde

Protéger l'équité, la justice, le droit pour tous
Être soi-même, sans concession, mais avec intelligence
Revendiquer la douceur, l'empathie, l'espoir, la beauté du Monde
Exiger le métissage, la mobilité géographique, sociale et psychique

Refuser la blessure des violences ordinaires

Affronter ou fuir l'insupportable pour mieux rebondir
Lutter pour que chacun vive en Paix, dans un climat de sûreté et de respect
Chanter, danser, penser, écrire, peindre... surtout, quand c'est interdit
Savoir se taire ou murmurer plutôt que hurler avec la meute, même quand c'est douloureux

Apprendre toujours et encore

Souligner l'impérieuse nécessité d'apprendre et de comprendre
Ne jamais laisser place au complotisme et à la manipulation
Vérifier sans cesse nos sources d'information et de diffusion
Ne pas nous laisser aller à la facilité d'une pensée binaire et réductrice

Assumer nos responsabilités

De citoyen d'une Europe démocratique
D'humains vivant sur une planète fragile et finie
De citoyens libres et éclairés, formés et informés
De passeurs intergénérationnels de récits, de culture, de savoirs, de droits et de devoirs

Aimer d'amour et d'amitié

Accepter, parfois, «d'aimer à en perdre la raison»
Ne rien promettre qui ne soit assuré
Prouver plutôt que déclarer
Ne jamais trahir, ni se trahir

Exiger la sensibilité

Rire, se réjouir, souffrir et pleurer
Refuser de laisser les humains ridiculiser ou nier notre Humanité
Assumer l'émotion, la délicatesse et la subtilité
Être du côté du doute et de l'écoute

Revendiquer la complexité du Monde

Vivre sans complaisance pour la facilité, l'immobilisme, la lâcheté
Être un animal parmi les autres dans un Monde multiple
S'autoriser à détester, à s'opposer, sans atteindre à la dignité de l'autre
Affirmer que rien n'est simple, que tout est beau

Résister...

■ FRÉDÉRIQUE MARBACH

Les valeurs humaines, comme la liberté et la fraternité, restent essentielles malgré les progrès technologiques. Elles nous protègent, nous unissent et nous guident vers le bonheur, même face à la supériorité des machines.

LES VALEURS ONT-ELLES ENCORE DE LA VALEUR ?

Je suis le parfait exemple. J'ai 21 ans, je suis une jeune femme dans la force de l'âge et pourtant je suis à peine capable de soulever, à bout de bras, une dizaine de kilos. Peut-être vous qui me lisez êtes capable de soulever une cinquantaine, voire une centaine de kilos. Mon admiration est grande et pourtant, votre force, qui est considérable, est négligeable face à celle des champions du monde, qui sont eux capables de soulever 400 à 500 kilos. Et ces êtres exceptionnels, fleuron de l'humanité, fierté dans nos cœurs, sont surpassés, humiliés presque, par un vulgaire robot d'une vingtaine de centimètres d'envergure, Hercule d'Amazon pour ne pas le citer, qui soulève lui plusieurs dizaines de tonnes. L'humanité

a construit des outils plus forts qu'elle. Nous sommes témoins de cette supériorité physique de nos créations, car nous l'avons voulu, et jusque-là, notre orgueil n'en avait jamais vraiment souffert, car si la mécanique des machines surpasse celle de notre corps, nous nous pensions toujours supérieurs par l'esprit.

Et puis vient novembre 2023, et OpenAI créa ChatGPT. Par mimétisme, la machine est maintenant capable d'argumenter, de confronter, d'affirmer, et tout cela avec un phrasé quasi humain. Ce sont des centaines de milliers d'emplois dans le monde qui sont désormais occupés par ChatGPT. Pour certains, de futurs conflits entre

« ET PEUT-ÊTRE QUE, MOI MÊME, SANS L'HÉRITAGE DE LAYLA, JE N'AURAIS PAS FAIT D'ÉCOLE D'INGÉNIEURS. JE N'AURAIS PAS EU CETTE CONVICTION QUE JE NE SERAIS PAS LIBRE TANT QUE JE NE SAURAI PAS RÉPARER MON VÉLO TOUTE SEULE ET ALLER VAGABONDER. MES VALEURS SONT MON GUIDE, ET ELLES M'ONT TOUJOURS AMENÉE VERS LE BONHEUR. MAIS LA VALEUR DE NOS VALEURS N'EST PAS QUE PERSONNELLE. »

Homme et machine ne peuvent être évités qu'en réduisant la distance, qu'en brouillant les contours. Mes amis, j'aimerais pouvoir écrire ces lignes sans porter de lunettes. J'aimerais que des mécanismes dans mon bras m'aident à hisser ma petite nièce dans les airs. J'aimerais, comme mon ordinateur portable, être capable de réaliser des centaines de milliards d'opérations par seconde. Pourtant, l'évocation de concepts, comme le transhumanisme, ou l'eugénisme, suscitera chez nombre d'entre nous un sentiment de répulsion. Nous savons qu'une telle évolution ne se ferait qu'au prix d'une éthique douteuse et au détriment des moins fortunés. Nos valeurs nous freinent.

Et pourtant, ces solutions sont autant de portes que nous fermons avec le sourire. Car oui, le monde change. On a déjà oublié les textos limités à 160 caractères et les téléphones accrochés au mur. Pourtant, nos valeurs, elles, traversent-elles les siècles quasiment inchangées. Nous

les héritons de nos parents et nous les transmettons à nos enfants. Une de mes grandes valeurs à moi, c'est la liberté. La liberté et la fierté. Ça m'a fait défaut quelquefois.

Mes ennemis, mais surtout mes amis, vous diront que cela participe à mon mauvais caractère. Ces valeurs, je les tiens du passé, j'ai grandi notamment avec les histoires de mon arrière-grand-mère, Layla. Cette femme a eu huit enfants et a perdu son mari très jeune, quasiment à mon âge (ne faites pas les calculs, c'est dégoûtant). Elle a continué, après sa mort, à gérer l'exploitation agricole de son mari d'une main de fer. Des villageois sont venus la voir en lui disant : « Écoute Layla, tu es belle, tu es jeune, on va s'occuper de toi et de tes enfants, laisse-nous la ferme et on te prendra en charge. » Ma chère arrière-grand-mère les a accueillis fusil en main. Elle savait qu'elle ne pourrait être libre que sur sa terre, et elle a transmis à ses enfants que, dans cette famille, nous serions le genre d'oiseau qui veut toujours avoir le choix de sa cage. Mon grand-père est allé à l'université, malgré la forte répression que subissaient les Algériens à cette époque. Et peut-être que, moi même, sans l'héritage de Layla, je n'aurais pas fait d'école d'ingénieurs. Je n'aurais pas eu cette conviction que je ne serais pas libre tant que je ne saurais pas réparer mon vélo toute seule et aller vagabonder. Mes valeurs sont mon guide, et elles m'ont toujours amenée vers le bonheur. Mais la valeur de nos valeurs n'est pas que personnelle.

Dans son livre *Une brève histoire de l'humanité*, l'historien Yuval Harari développe l'idée selon laquelle Sapiens aurait survécu grâce notamment à son système de valeurs complexe, basé sur le respect, l'entraide ou la fraternité. Nos ancêtres, avant nous ! On me demande aujourd'hui si nos valeurs ont encore de la valeur, et j'espère, chers lecteurs, que vous voudrez répondre avec moi que oui : nos valeurs nous protègent, nos valeurs nous réunissent, nos valeurs nous comblent. ■ JULIA PEDRO



© Louis Darpenigny

RÉSISTER

Résister, c'est s'opposer activement, avec lucidité et créativité, surtout face à un passé de silence ou d'inaction.

Le mot « résister » est pour moi clairement lié à l'histoire de la France et à la Résistance française, qui est d'ailleurs aussi appelée « Résistance » dans la langue allemande.

Le mot allemand « widerstehen » est, d'après mon expérience, rarement utilisé dans la vie quotidienne, et plutôt dans un sens négatif : les femmes pour qui le poids est un sujet important « résistent »

aux sucreries, aux gâteaux, etc., dans le sens de « renoncer ». Cela signifie qu'un effort physique ou de volonté est nécessaire pour éviter quelque chose.

Dans ma propre vie quotidienne, je « résiste » à peu de choses ; c'est plutôt que j'essaie de m'engager pour quelque chose.

Je pense que nous, les Allemands,

utilisons peu ce terme parce que, malheureusement, dans notre histoire, nous avons peu « résisté » : nous avons plutôt été des agresseurs ou nous nous sommes cachés. Peut-être qu'une époque arrive maintenant, où nous devons résister activement et de manière créative, et opposer quelque chose.

■ ULLI (VIT À COLOGNE)

La langue est essentielle à notre existence, à notre liberté et à notre identité. Pour la défendre, il ne faut pas recourir à la violence, mais à la parole, à l'écriture et à l'expression. La langue est une arme puissante, capable de libérer et de préserver l'humanité.

NOTRE LANGUE MÉRITE-T-ELLE QU'ON PRENNE LES ARMES ?

Imaginez-vous, un instant, dans une prison silencieuse. Vous êtes là, dans l'obscurité, incapable de bouger, de parler, de vous libérer. Le monde autour de vous poursuit sa frénésie, mais vous ne pouvez rien dire, rien faire, juste observer. Une chambre sans fenêtres, un monde sans voix, un ciel sans étoiles. Vous êtes conscient, vous entendez, vous ressentez, mais tout vous échappe. Vous êtes une âme prisonnière. Cette histoire c'est la mienne. Je m'appelle Terry Wallis, j'habite aux États-Unis, et le 13 juillet 1984, je plongeais dans un rêve, infini. 19 ans dans un coma profond, 19 longues années où le monde m'a cru silencieux, sans conscience, sans pensée. Mais j'étais là. J'entendais les voix des miens, ressentais leurs présences, mais j'étais, tout comme une ombre dans un miroir, incapable de les toucher, de leur répondre ou de les voir. Un prisonnier sans chaînes, âme piégée dans une carapace de chair. Mais surtout, un homme privé de la seule arme capable de briser ses murs : la langue.

Moi, Terry Wallis, j'ai été privé de la parole malgré moi. Et comme on dit : c'est quand on perd les choses qu'on se rend compte à quel point on y tient, ou du moins à quel point on y est habitué.

Alors, aujourd'hui, que faisons-nous de notre langue ? La laissons-nous dépérir sans la défendre ?

Car si on ne peut plus parler, que reste-t-il ? Un cri qui meurt avant d'atteindre les autres, une pensée qui s'éteint faute d'être entendue.

La langue est l'essence même de notre existence, le lien invisible qui nous relie au monde. Sans elle, que

« LA LANGUE EST L'ESSENCE MÊME DE NOTRE EXISTENCE, LE LIEN INVISIBLE QUI NOUS RELIE AU MONDE. SANS ELLE, QUE SERIONS-NOUS ? DES ÂMES PERDUES, CRIANT DANS LE VIDE. ELLE TRANSFORME LE SILENCE EN VIE, DONNE FORME À NOS PENSÉES, UN NOM À NOS ÉMOTIONS. LA LANGUE EST NOTRE SOUFFLE VITAL, SANS ELLE, NOUS SUFFOQUONS DANS LE TUMULTE DE CE QUE NOUS RESSENTONS. CHAQUE MOT PRONONCÉ EST UN ACTE DE LIBERTÉ. UN « JE PENSE », UN « JE SOUFFRE », UN « JE T'AIME », CES MOTS NOUS RENDENT VIVANTS.

serions-nous ? Des âmes perdues, criant dans le vide. Elle transforme le silence en vie, donne forme à nos pensées, un nom à nos émotions. La langue est notre souffle vital, sans elle, nous suffoquons dans le tumulte de ce que nous ressentons. Chaque mot prononcé est un acte de liberté. Un « je pense », un « je souffre », un « je t'aime », ces mots nous rendent vivants.

La langue éclaire l'obscurité de notre cœur, elle fait naître la douleur et l'amour, donne vie à ce que nous portons en nous. Sans elle, nous serions figés, sans expression, sans liberté. Parler, c'est donc offrir des morceaux de nous-mêmes.

La langue est une danse qui ne peut naître sans être partagée, un tango où chaque mot attend son cavalier. Elle est l'étreinte entre notre cœur et celui des autres. Elle nous permet de partager notre vérité, de nous faire entendre. Sans elle, nous serions invisibles, enfermés dans notre silence. La langue est donc ce que nous avons de plus précieux.

Elle est notre lumière dans l'obscurité, elle nous permet de résonner, de marquer, de vivre. Sans elle, nous ne serions que des ombres, des pensées sans voix, des rêves sans éveil.

Alors oui, ce soir, je vous le dis, il faut prendre les armes, pour défendre notre langue qui nous est si chère. Mais ces armes ne sont pas des armes de destruction, elles ne sont pas là pour attaquer. Elles sont des armes de construction. Elles sont là pour préserver. Car défendre la langue, ce n'est pas seulement la protéger, c'est aussi comprendre sa puissance. Elle n'est pas qu'un trésor

fragile à conserver, elle est une force vive, une arme en elle-même. Une arme plus tranchante que l'acier, plus redoutable que la force brute.

En effet, une idée bien formulée peut abattre un empire, une vérité bien dite peut renverser un tyran.

L'histoire en est témoin. Quand les peuples ont voulu se libérer, c'est par la langue qu'ils ont commencé. L'indépendance de l'Inde, par exemple, n'a pas débuté avec des combats, mais avec les discours de Gandhi, qui a su faire résonner la force de la parole contre l'oppression. Les plus grandes batailles ne se gagnent pas d'abord sur-le-champ de guerre, mais dans les esprits. La langue est une arme, car elle convainc, elle soulève, elle unit.

Elle est le dernier rempart contre l'oubli. Quand un peuple perd sa langue, il perd son histoire. Quand il perd son histoire, il perd son identité. Que reste-t-il alors, sinon une ombre dans le miroir du passé ?

La langue se défend par elle-même. Elle n'a pas besoin de baïonnettes, elle a besoin d'être parlée, écrite, transmise. Elle a besoin qu'on la fasse vivre. Ce n'est pas par la force qu'on la protège, mais par l'usage. Chaque mot prononcé, chaque livre lu, chaque pensée exprimée est un rempart contre son effacement.

Alors oui, prenons les armes. Mais pas celles qui détruisent, pas celles qui blessent. Prenons les armes de la langue. Écrivons. Parlons. Déclamons. Car un peuple qui parle est un peuple debout. Un peuple qui écrit est un peuple immortel.

Et si, un jour on tente de nous faire taire, si un jour on tente d'effacer ce que nous sommes, souvenons-nous que les mots sont les seuls combats que l'on gagne sans jamais verser une goutte de sang.

Souvenons-nous que notre langue n'a pas besoin qu'on meure pour elle. Elle a besoin qu'on vive pour elle.

■ GUILLAUME DURY



« CAR SI ON NE PEUT PLUS PARLER, QUE RESTE-T-IL ? UN CRI QUI MEURT AVANT D'ATTEINDRE LES AUTRES, UNE PENSÉE QUI S'ÉTEINT FAUTE D'ÊTRE ENTENDUE.

Le travail est essentiel à la société, mais épuisant et contraignant. Face à cette réalité, peut-on défendre le droit à la paresse, surtout avec l'émergence des revenus passifs et de l'automatisation ? Un équilibre doit être trouvé, où la paresse a sa place.

PEUT-ON DÉFENDRE LE DROIT À LA PARESSE ?

J'aimerais commencer, en vous posant une question. Qu'est-ce qui fait tourner le monde ? Et je vais demander aux physiciens dans la salle de s'abstenir de répondre, car je parle bel et bien du travail.

Sans travail, il n'y a pas de revenu, pas de production de biens, pas d'évolution, pas d'innovation, pas de progrès scientifique, pas de croissance économique, pas de développement d'infrastructures, pas d'amélioration des conditions de vie.

Bref. Le travail est essentiel dans le monde d'aujourd'hui, et la société le sacralise et attend de tout citoyen qu'il y participe et soit productif. Mais, il y a un problème. C'est que le travail, pour beaucoup, et ben c'est chiant.

Ça demande de l'effort, tant physique que mental, c'est contraignant et ça prend du temps. Du temps que l'on pourrait passer à faire ce que l'on aime ou à être avec ceux que l'on aime.

Mais, face à cette obligation aussi éprouvante qu'épuisante, n'avons-nous pas le droit à la paresse ? Si nous pouvions gagner notre salaire du confort de notre lit, en se prélassant sur une plage ou en festoyant avec des amis, ne serions-nous pas plusieurs à saisir cette occasion ?

Tous les matins, c'est la même histoire d'amour, mêlant douceur et amertume. La veille au soir, on s'est regardé, j'hésitais un peu, pas sûr de savoir si cela était vraiment raisonnable, mais au final on se caresse, on s'enlace, et après lui être rentré dedans, je m'endors. Je me réveille dans ses bras, tout chauds et confortables, sur un petit nuage, loin de tous les problèmes. Mais la dure réalité revient, me déchirant de ce moment de paix et de sérénité. Je dois le quitter, mon doux, mon tendre, mon lit tant adoré.

Et pourquoi ? Pourquoi est-ce que je dois me séparer de mon lit, quitter ce sanctuaire et ne pas le revoir de la journée. Un mot simple, que tout le monde connaît, le travail. Cette obligation, aussi éprouvante qu'épuisante, qui ronge notre temps et notre énergie.



© Louis Darpenigny

« *IMAGINEZ UN FUTUR, OÙ LE TRAVAIL N'EST PLUS NÉCESSAIRE, OÙ TOUT AVANCE TOUT SEUL, ET OÙ NOTRE SEULE TÂCHE ET DE PROFITER DE NOTRE PARESSE. BIEN SÛR, AUJOURD'HUI CELA NE FONCTIONNE PAS COMME ÇA. NOUS SOMMES TOUS CONTRAINTS À TRAVAILLER, SEUL LES PLUS CHANCEUX PEUVENT Y ÉCHAPPER. MAIS N'Y A-T-IL PAS UN ÉQUILIBRE À TROUVER, UNE PLACE À LAISSER À LA PARESSE ? J'EN SUIS CERTAIN, ET CE N'EST PAS UNE HISTOIRE DE POUVOIR, MAIS BEL ET BIEN DE DEVOIR DÉFENDRE CE DROIT À LA PARESSE, SI PRÉCIEUX ET NÉCESSAIRE.*

Mais pourquoi le travail devrait-il me séparer de mon lit. N'ai-je pas le droit de rester avec mon bien-aimé ? Et n'avons-nous pas, tous autant que nous sommes, le droit à la paresse ?

Sans travail, il n'y a pas de revenu, pas de production de biens, pas d'évolution, pas d'innovation, pas de progrès scientifique, pas de croissance économique, pas de développement d'infrastructures, pas d'amélioration des conditions de vie. Bref. Le travail est essentiel dans le monde d'aujourd'hui, et la société le sacralise et attend de tout citoyen qu'il y participe et soit productif.

Mais si le travail était plaisant, qu'on s'y amusait, s'y épanouissait et que l'on s'y intéressait malgré la durée. Il n'y aurait pas de problèmes, ce débat n'aurait pas lieu d'être. Mais, pour beaucoup, ce n'est pas le cas.

Ça demande de l'effort, tant physique que mental, c'est contraignant et ça prend du temps. Du temps que l'on pourrait passer à faire ce que l'on aime ou à être avec ceux que l'on aime.

Peut-on en vouloir à ceux, qui toute leur vie, jour après jour après jour, emballent des cartons, emboutissent des tôles, ramassent les poubelles des mêmes rues, des mêmes maisons ou restent devant leur ordinateur sans bouger de la journée ? Peut-on leur en vouloir, de vouloir du temps pour eux, de goûter à cette paresse, et de délaissé l'obligation qu'est le travail ?

Si nous pouvions gagner notre salaire du confort de notre lit, en se prélassant sur une plage ou en festoyant avec des amis, ne serions-nous pas plusieurs à saisir cette occasion.

Aujourd'hui, plus que jamais, cette utopie prend forme et devient réalité. Avec les revenus passifs, des gens ont plein accès à la paresse tout en vivant des vies luxueuses. Que ce soit avec les cryptomonnaies, les réseaux sociaux ou avec l'intelligence artificielle, plusieurs aujourd'hui gagnent leur vie depuis une plage paradisiaque, avec comme unique outil leur téléphone.

Et avec les jours qui passent, cela est d'autant plus vrai. Notamment avec l'automatisation qui a facilité, voire supprimé, les emplois les plus fatigants. Mais également avec l'intelligence artificielle, où l'on observe un énorme essor dans cette technologie qui pourra nous remplacer, sur des tâches non seulement physiques, mais également intellectuelles. Imaginez un futur, où le travail n'est plus nécessaire, où tout avance tout seul, et où notre seule tâche et de profiter de notre paresse. Bien sûr, aujourd'hui cela ne fonctionne pas comme ça. Nous sommes tous contraints à travailler, seul les plus chanceux peuvent y échapper. Mais n'y a-t-il pas un équilibre à trouver, une place à laisser à la paresse ? J'en suis certain, et ce n'est pas une histoire de pouvoir, mais bel et bien de devoir défendre ce droit à la paresse, si précieux et nécessaire.

Et c'est sur cela, cher public, que je retourne me coucher.

Merci pour votre écoute. ■ MATHIS BRÉMOND

Les traditions relient les générations, nourrissent l'identité et la solidarité, mais doivent évoluer pour rester justes et vivantes dans le monde moderne.

DOIT-ON DÉFENDRE NOS TRADITIONS ?



© Louis Darpenigny

cultures, et explorer différentes traditions sur le globe. Certaines résisteront aux vagues du changement, d'autres se réinventeront sous l'effet des marées modernes.

Nous larguons les amarres et mettons cap au sud, traversant la Méditerranée pour arriver chez moi à notre première destination, en Afrique du Nord. Salam ou alaykom.

Mon père nous récupère au port d'Alger, babouches au pied. Nous sommes dans une rue animée en bas de chez moi, et croisons des habitants vêtus de djellabas. La djellaba est un héritage, un symbole de liberté et de fraternité, et surtout, une marque d'appartenance à une communauté. Ces hommes et ces femmes, marchant fièrement sous le soleil, nous rappellent que chaque pli, chaque couture porte l'histoire des peuples qui ont traversé ces terres, des ruelles de Casablanca aux marchés de Tunis. Nous levons l'ancre et mettons cap à l'est. Ohayo Gozaimasu, direction le Japon, un archipel où tradition et modernité coexistent dans une harmonie fascinante. Nous voici à Kyoto, au pays du Soleil levant. À notre arrivée, l'air frais du matin est empreint d'une quiétude presque palpable. La cérémonie du thé nous attend, chaque geste, du froissement du kimono à la lente préparation de la boisson est impressionnant. Tout est une invitation à la sérénité, à la contemplation.

Au détour d'une rue, nous arrivons à un tournoi de sumo. Les lutteurs, massifs et imposants, se préparent pour leur combat. Je ne peux m'empêcher de « m'enjailler » face à un tel spectacle, on se croirait dans les meilleurs mangas qui ont bercé mon enfance. Pour finir, nous nous arrêtons quelques instants sous un cerisier en fleurs. Nous observons, émerveillés, le paysage autour de nous. Ce tableau est une belle leçon de vie. Tels des pétales de Sakura qui tombent pour laisser place aux nouveaux, certaines traditions doivent céder leur place pour permettre une évolution.

Nous continuons notre voyage, *bom dia!* Direction le Brésil, pays du football. Nous arrivons en plein cœur du traditionnel Carnaval de Rio. Il s'agit d'un mélange de cultures, d'une célébration de la musique, de la danse, mais aussi de racines africaines. Les danseurs et les danseuses aux costumes flamboyants nous éblouissent de leurs mouvements et nous donnent envie de les rejoindre.

Nous rencontrons Samantha, une danseuse afro-brésilienne qui, chaque année, se joint à un groupe de samba

représentant l'histoire des esclaves noirs. Ce n'est pas qu'une simple danse. Cette tradition est un acte de résistance, un moyen pour elle et sa communauté de revendiquer leur place dans la société brésilienne. À travers chaque battement de tambour, chaque mouvement de hanche, elle affirme : « *Nous ne sommes pas oubliés.* » Nous voilà de retour en France, pays du fromage, du vin, de la baguette, de la révolution. De Dunkerque à Perpignan, du pain au chocolat à la chocolatine, chaque région a ses traditions, mais toutes partagent un même amour pour l'art de vivre.

Nous arrivons à Cluny, célèbre pour son abbaye, surnommée « la deuxième Rome », dont l'histoire est si riche qu'une soirée ne suffirait pas à en faire le tour. En visitant l'intérieur, nous croisons mes camarades de Promotion, vêtus d'une blouse grise décorée. Est-ce une cape, demandez-vous ? « *C'est une biauade, un symbole de notre École* », explique l'un d'entre eux. Ils portent des équerres, parlent un dialecte particulier, ils sont futurs ingénieurs et se font appeler les Gadz'Arts. Ces symboles nous paraissent étranges, mais quel message renvoient-ils ? Ces traditions, qui prônent la Fraternité, forment un esprit de solidarité avec le monde qui les entoure. Elles tissent des liens indéfectibles à travers les générations, et font de leur passage à l'école une expérience inoubliable.

Conclusion...

Chers amis, cette aventure touche à sa fin, nous sommes au théâtre de Cluny. Tirons une conclusion de ces quelques minutes de voyage.

Il est important de reconnaître que toutes les traditions ne sont pas toujours bénéfiques. Certaines sont rétrogrades, comme celles qui maintiennent des sociétés patriarcales ou qui imposent des pressions sociales excessives. Il nous appartient de réinventer les formes, d'adapter ces coutumes pour qu'elles correspondent aux enjeux sociétaux actuels de liberté, d'égalité et de respect.

« *Une tradition, ce n'est pas un attachement à la lettre, c'est l'attachement à une idée qui vit* », disait Léon Blum. Toutes ces traditions partagent un fond commun, c'est ce fond qu'il faut défendre, en quelques mots : être heureux et se sentir à sa place. ■ MEROUANE REDJAL

Le libraire est un passeur passionné, qui partage la lecture pour créer du lien, éveiller les consciences et agrandir l'humanité.

La littérature, un combat

Qu'est-ce qu'un libraire ?

Un libraire, c'est d'abord et avant tout un lecteur, un grand lecteur, un lecteur curieux et insatiable. Mais c'est surtout un lecteur qui éprouve le besoin vital et impérieux de partager ses lectures. C'est ce qui fait sa vocation, dire sa lecture, la diffuser, la propager et la partager avec le plus grand nombre. La lecture pour tous est son combat. Parce qu'il a la conviction qu'il n'y a pas de « non lecteurs » mais que des lecteurs qui n'ont pas encore trouvé leurs livres. Un libraire c'est exactement cela, celui qui cherche et trouve le livre de chacun. Blaise Cendrars répondait à qui lui posait la question de savoir s'il avait réellement pris le Transsibérien « *qu'importe, je vous l'ai fait prendre* ». Tout dans cette réponse est une parfaite définition de la littérature. Mais c'est aussi une parfaite définition du libraire. Alors oui, le libraire est un chef de gare, il fait prendre des trains, les trains des écrivains et des écrivaines. Il cherche et trouve le livre à chacun pour faire communauté. Là est sa deuxième conviction. Le livre, la lecture, la littérature font communauté humaine, une communauté pas seulement de lecteurs mais une communauté tout entière, ouverte, tolérante et universelle. Je ne sais pas si la lecture fait grandir, sans doute, certainement. Ce dont je suis convaincu c'est qu'elle nous agrandit. Comme dit Marie Hélène Lafon, « *la littérature m'a élargi* ». Tout lecteur sent cela, sait cela. Par expérience, avec du « métier » le libraire découvre et sait l'universalité des grands textes. Un paysan d'Ukraine a le même rapport à sa terre que celui du Vermont ou de Corrèze – l'atrocité d'une guerre en Algérie, en Afghanistan ou dans les tranchées de Verdun est vécue avec la même horreur.

En lisant, nous faisons corps avec le texte et ses personnages. Nous nous insérons dans la grande communauté des femmes et des hommes, quelle que soit notre époque, notre condition, notre culture. Je n'aime pas beaucoup l'idée que la lecture soit un refuge, une échappatoire. Bien au contraire, elle nous fait prendre la vie à bras le corps dans toute sa diversité, sa pluralité. Jamais elle ne nous enferme, forcément elle nous ouvre à tous les horizons, à tous les esprits. Toujours, je me souviendrai de ce vieux monsieur à qui j'avais conseillé la lecture de *Si c'est un homme* de Primo Levi. Trois jours après (après qu'il ait lu le livre), il me téléphone et me dit : « *Merci, simplement merci. Rendez-vous compte, jeune homme, que j'aurais pu mourir sans l'avoir lu.* Voilà la plus belle preuve du pouvoir de la littérature et de son universalité. Et pour moi, la plus belle des récompenses.

Voilà trente ans que je fais ce métier au Cadran lunaire, trente ans de combat, un combat merveilleux et pacifique, un combat sans autres armes que les textes, un combat où il n'y a que des vainqueurs, rien à perdre, tout à gagner. Trente ans de bonheur, de rencontres et de partages, cette librairie m'a tout donné, l'amour, des amitiés fortes, des moments chaleureux, sensibles, intimes, humains, profondément humains. Il est temps de passer le flambeau et surtout de transmettre le lieu et son esprit (oui, le lieu aussi à son esprit). C'est chose faite. Avec l'arrivée de notre successeur, la famille s'agrandit. La famille, la grande famille des lecteurs ne peut que s'agrandir... ■ JEAN MARC BRUNIER

En tant que Gadz'Arts, vous parler de traditions sans être biaisé est, pour moi, aussi compliqué que de juger objectivement, si Zinédine Zidane méritait son carton rouge en 2006. Mais... Je peux m'y atteler.

Ce soir, je ne m'attarderai pas à un discours commercial qui vous vend les traditions. À la place, j'enfile ma casquette de capitaine de bord, et je vous invite à embarquer avec moi pour une aventure un peu spéciale. Nous allons naviguer ensemble à travers les océans du temps et des

Se battre, c'est aimer — défendre ce qui compte, dans les luttes intimes et invisibles du quotidien.

DOIT-ON SE BATTRE POUR SE DÉFENDRE ?

C'est la question qui m'a été posée il y a cinq jours de cela. Alors, se battre, certes, mais pour quoi? Pour quoi donc irais-je me battre? Vous l'aurez compris à mon imposante musculature, je n'ai pas souvent été au cœur de sanglants combats, pas même de futiles bastons.

Mais tout de même, me dis-je! Je me suis bien battu dans ma vie, je ne suis pas resté là, immobile, passif ces 20 dernières années... Mais alors contre quoi me suis-je dressé! Quelles sont les choses pour lesquelles mon poil s'est hérissé! Le hérisson se hérisse face au renard fouineur, les soldats s'enhardissent face à l'envahisseur. Mais moi. Mais vous. Nous ne sommes pas en guerre, du moins plus depuis qu'un certain virus est parti... Mais alors, pour quoi nous battons nous?

J'ai alors quitté la cour de récréation, quitté les soldats partis au front, pour en revenir à des combats bien plus profonds. Ces combats que chacun mène en soi. Je parle là des plus terribles batailles, celles qui rongent nos entrailles, celles qui sans cesse nous tiraillent. Ces combats que nous menons pour ce que nous chérissons. Nous les menons pour tout ce qui est cher à notre cœur, ces choses qui à nos yeux, ont de la valeur. Ces choses qui, pour nous, sont si précieuses que, pour elles nous exaucerions nos idées les plus belliqueuses! En fait j'en suis sûr, oui, si nous nous battons, c'est que nous aimons. On se bat pour ceux que l'on aime, on se bat pour soi-même. On se bat pour un goûter, on se bat pour une idée. On se bat pour sa destinée, ou pour sa dulcinée.

MAIS ALORS CONTRE QUOI ME SUIS-JE DRESSÉ ! QUELLES SONT LES CHOSES POUR LESQUELLES MON POIL S'EST HÉRISSÉ ! LE HÉRISSE SE HÉRISSE FACE AU RENARD FOUINEUR, LES SOLDATS S'ENHARDISSENT FACE À L'ENVAHISSEUR. MAIS MOI. MAIS VOUS. NOUS NE SOMMES PAS EN GUERRE, DU MOINS PLUS DEPUIS QU'UN CERTAIN VIRUS EST PARTI... MAIS ALORS, POUR QUOI NOUS BATTONS NOUS ?

Alors, ce ne sont pas les combats les plus spectaculaires, ils sombrent même souvent dans l'ordinaire. Et pourtant, ils sont si beaux, si intenses. C'est leur fragilité qui leur donne ce caractère exceptionnel. C'est leur sensibilité qui fait de ces combats les plus belles aventures. Des épopées si grandioses et remarquables qu'elles devraient être contées aux enfants! Des histoires si tumultueuses et laborieuses qu'elles devraient faire la une le soir au JT! Pourquoi parlons-nous de dictateur et de nucléaire, ces mots sèment la peur et l'enfer! Parlons de réussite, de joie et d'espoir! Sortons du noir, place à la gloire! Quittons l'effroi, place aux exploits! Adieu méchanceté, place au progrès!

Unissons-nous pour que Laurent Delahousse nous offre chaque soir au 20 h des récits aussi touchants

qu'inspirants : cet enfant contrarié, se battant pour gagner! Cette femme endeuillée qui retrouve la gaieté. Ou cet ami blessé, qui un jour s'est relevé...

Ces combats, ce sont les plus beaux, ces gens-là, ce sont mes héros! Car ces guerres-là ne sont pas sanguinaires, ces guerres-là, le monde ne s'en soucie guère!

Et pourtant, mon Dieu qu'elles sont dures! Qu'il est difficile après l'accablante dépression de se relever! Comme il est difficile en pleine extension de saisir la dernière barre chocolatée! Oui, ça aussi c'est se battre pour ce qu'on aime. ■ HENRI GUÉRIN



MARDI 6 MAI 2025

● **19 h – Salle de Justice de Paix – Rencontre-échange avec Blaise Lempen**

Un regard sur l'Histoire 1950 - 2050.
Entrée libre

MERCREDI 7 MAI 2025

● **11 h – Médiathèque de Cluny**

Spectacle – «Siméon, Siméone» proposé par la compagnie» entre Chien et Loup».

● **13 h – Écuries Saint-Hugues**

Un chemin de mains pour demain

Installation – Venez dessiner vos mains!

mercredi 7 mai : 13 h - 18 h

jeudi 8 mai : 10h -18 h

vendredi 9 mai : 10 h -18 h

samedi 10 mai : 8 h -10 h

dimanche 11 mai : 10h - 12h

● **13 h – Écuries Saint-Hugues**

Exposition Engagement et Résistance

9 kakemonos présentés par la Fondation Arts et Métiers

● **19 h – Ciné les Arts**

«Vermiglio ou la Mariée des montagnes» (2025)

JEUDI 8 MAI 2025

Les commémorations de la victoire des forces alliées sur l'Allemagne nazie, se dérouleront de 10 h à 13 h 30.

● **13 h 30 – Devant les Écuries Saint-Hugues**

Repas partagé – proposé par la ville de Cluny

● **10 h - 18 h – Salle de Justice de Paix – Exposition – Devant la couleur de l'artiste franco-syrienne Ola Abdallah.**

Horaires : jeudi 8 mai : 10 h - 18 h

vendredi 9 mai : 10 h -18 h

samedi 10 mai : 10 h -18 h

dimanche 11 mai : 10 h - 12 h

● **10 h - 18h – Écuries Saint-Hugues Un chemin de mains pour demain – Installation**

● **10 h - 18h – Le Bus Marguerite**

sera présent Place de l'Abbaye les 8 et 9 mai proposant un espace convivial, une exposition, des livres.

● **13 h 30 - 15 h – Atelier avec**

Emmanuelle Mehring, artiste engagée sur des projets féministes.

● **15 h – Place de l'Abbaye**

Concert de l'atelier – chant Décidéla de Chevagny-sur-Guye

19 h 30 – Ciné les Arts

«39-45, Elles n'ont rien oublié»

VENDREDI 9 MAI 2025

● **11 h – Salle de Justice de Paix**

Vernissage de l'exposition Devant la couleur

● **10 h - 18h – Écuries Saint-Hugues**

Un chemin de mains pour demain – Installation

● **10 h - 17h – Le Bus Marguerite**

sera présent Place de l'Abbaye

13 h 30 - 15 h – Atelier avec

Emmanuelle Mehring, artiste engagée sur des projets féministes

SAMEDI 10 MAI 2025

8 h - 10h – Écuries Saint-Hugues Un chemin de mains pour demain – Installation

● **10h - 18 h – Salle de Justice de Paix Exposition Devant la couleur**

● **14h - 17 h – Maison des Échevins**

Dictée européenne – pour tous à l'initiative de l'Association Cluny de la Paix et du Centre européen Robert Schuman.

● **16 h – Écuries Saint-Hugues**

Performance théâtralisée et dansée

par la Compagnie «La Malle aux Sardines» sur des extraits de l'ouvrage de Paolo Rumiz *Chant pour Europe*

Entrée au chapeau – Jauge 100 personnes.

Réservation nécessaire à partir du

2 mai 2025 (de 10 h à 18 h)

au 06 45 36 80 54

DIMANCHE 11 MAI 2025

● **10 h - 12h – Écuries Saint-Hugues Un chemin de mains pour demain – Installation**

● **10 h -12 h – Salle de Justice de Paix Exposition Devant la couleur**

RÉGION
BOURGOGNE
FRANCHE
COMTÉ

AVEC LE SOUTIEN DE



FDVA
FONDS POUR LE
DÉVELOPPEMENT
DE LA VIE
ASSOCIATIVE

Si vous aimez cette lettre, merci de nous faire part de vos remarques. Nous vous remercions de vos contributions à sa réalisation et de vos soutiens financiers.
Merci de soutenir nos lettres et nos activités :
Faites un don par virement :
IBAN FR76 1780 6007 0004 1407 9421 580

MAISON DE L'EUROPE ET DES EUROPÉENS À CLUNY

20 rue Saint-Mayeul 71250 Cluny
Contact : contact@maison-europe-cluny.eu
www.maison-europe-cluny.eu

Comité d'orientation : Marie Billet, Monique et Armand Genoux, Michel Léopardo, Philippe Mayaud, Marie-Aude Poisson, Laurent Tissot, Nane Tissot, Jean-François Vêrolles, Michael Veyhl

Directeur de la publication : Philippe Mayaud / Rédaction : Michel Léopardo

Mise en page : Véro Martin / Impression : www.exaprint.fr